

**« JE T’AI AIME D’UN AMOUR ETERNEL,
J’AI EU PITIE DE TON NEANT »
(Jr 31, 3)**

**Exercices de la Fraternité de Communion et Libération
Rimini, 29 avril 2016**

Notes de l’introduction de Julián Carrón

Il n’y a pas d’acte vrai dans notre vie consciente qui ne parte pas de la conscience que nous sommes pécheurs. « Nous sommes ici avant tout parce que nous reconnaissons cette vérité : nous sommes pécheurs. Si vous vous sentez honnêtes, ce n’est pas ici qu’il fallait venir : tout serait alors inutile », nous disait don Giussani, parce que « la conscience d’être pécheur est la première vérité sur l’homme qui agit dans la vie et dans l’histoire ».¹ Nous sommes pécheurs, c’est-à-dire que nous avons besoin. C’est de ce besoin que jaillit le cri, la demande, comme nous venons de l’entendre dans le *Requiem* de Mozart : « *Salva me, fons pietatis* ». ² Comme le publicain depuis le fond du temple : « Mon Dieu, montre-toi favorable au pécheur que je suis ! »³

Demandons à l’Esprit qu’il nous donne la conscience d’avoir besoin de sa miséricorde.

Discendi Santo Spirito (Invocation à l’Esprit Saint, ndt)

Commençons ces journées par la lecture du message que le pape François nous a envoyé :

« À l’occasion de la session annuelle d’exercices spirituels pour les membres de la Fraternité de Communion et Libération qui se tient à Rimini, intitulée “Je t’ai aimé d’un amour éternel, j’ai eu pitié de ton néant” (Jr 31, 3), Sa Sainteté le pape François adresse sa pensée cordiale et bienveillante et rappelle que le jubilé de la miséricorde est une occasion propice pour redécouvrir la beauté de la foi qui met au centre l’amour miséricordieux du Père, rendu visible dans le visage du Christ et soutenu par l’Esprit qui guide les pas des croyants dans les vicissitudes de l’histoire. La miséricorde est le chemin qui unit Dieu et l’homme en ouvrant notre cœur à l’espérance d’être

¹ “*Questa cara gioia sopra la quale ogni virtù si fonda*” [Cette chère joie sur laquelle toute vertu est fondée, *ndt*], Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération, Notes des méditations [par Luigi Giussani], Rimini 1993, suppl. *Litterae Communionis-CL*, n° 6, 1993, p. 6-7.

² W.A. Mozart, *Requiem en ré mineur*, K 626, III. *Sequentia*, N° 3 *Rex Tremendae*, CD “Spirto Gentil” n. 5.

³ *Lc* 18, 13.

aimés pour toujours malgré la limite de notre péché. Le Saint-Père souhaite que tous ceux qui suivent le charisme du regretté M^{gr} Luigi Giussani rendent témoignage à la miséricorde en la professant et en l'incarnant dans leur vie à travers les œuvres de miséricorde corporelles et spirituelles, et qu'ils soient signes de la proximité et de la tendresse de Dieu, pour que la société actuelle redécouvre elle aussi l'urgence de la solidarité, de l'amour et du pardon. Il invoque la protection céleste de la Sainte Vierge et, tout en demandant de prier pour le soutien de son pontificat, accorde de grand cœur à vous et à tous les participants la bénédiction apostolique implorée, l'étendant à tous ceux qui suivent les exercices en liaison satellite ainsi qu'à toute la Fraternité. Cardinal Pietro Parolin, Secrétaire d'État de Sa Sainteté. »

« Alors, le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : “C’est le Seigneur !” Quand Simon-Pierre entendit que c’était le Seigneur, il passa un vêtement, car il n’avait rien sur lui, et il se jeta à l’eau. » Pendant qu’ils étaient avec lui, « aucun des disciples n’osait lui demander : “Qui es-tu ?” Ils savaient que c’était le Seigneur. »⁴

« Quand il fut à table avec eux, ayant pris le pain, il prononça la bénédiction et, l’ayant rompu, il le leur donna. Alors leurs yeux s’ouvrirent, et ils le reconnurent, mais il disparut à leurs regards. Ils se dirent l’un à l’autre : “Notre cœur n’était-il pas brûlant en nous, tandis qu’il nous parlait sur la route et nous ouvrait les Écritures ?” »⁵

Les récits des apparitions du Christ ressuscité signalent constamment que les disciples s'émerveillent de voir Jésus vivant devant eux. C'est sa présence vivante qui domine, déterminant leur manière d'être et d'agir.

Il est émouvant de voir comment Jésus se penche sur leur besoin, sur le désarroi suscité en eux par sa passion et par sa mort : il répond à la peur, aux pleurs, à la solitude, aux doutes, à la nostalgie des disciples par sa présence. D'où vient l'urgence qu'ils ressentent ? Après tout ce qu'ils ont vu et vécu pendant des années, pourquoi ont-ils un besoin si impérieux ? Toute l'histoire vécue avec Jésus, ces trois ans passés avec lui, les faits vus, les paroles entendues ne suffisent pas pour répondre à leur besoin présent.

Le souvenir d'un passé, aussi fascinant qu'il soit, ne suffit pas pour affronter le moment présent. En effet, les disciples d'Emmaüs se disaient l'un l'autre : « Nous, nous espérions que c'était lui qui allait délivrer Israël. Mais avec tout cela, voici déjà le troisième jour qui passe depuis que c'est arrivé. »⁶ Tous les signes qu'ils avaient vus, le temps passé avec lui, le fait d'avoir mangé et bu avec lui, cela en suffisait pas pour vaincre le désarroi, la peur et la solitude. Les pleurs de Marie

⁴ Jn 21, 7.12.

⁵ Lc 24, 30-32.

⁶ Lc 24, 21.

Madeleine en témoigneront à jamais. Sa présence vivante seule constitue une réponse à la hauteur de leur besoin. Ainsi, la nature propre du christianisme se révèle aux disciples à travers leur expérience. Le christianisme n'est pas une doctrine, une éthique, un sentiment ; c'est le fait d'une Présence présente, qui domine le regard de ceux qui la croisent, une Présence dont le seul souci est de se montrer, d'envahir la vie de ses amis au point de leur faire expérimenter une vie sans peur, sans tristesse, même s'il n'est pas avec eux de la même manière qu'il l'était avant de mourir.

Cette présence vivante est ce qu'ils ont en commun. Cette présence constitue le seul véritable fondement de leur communion. Et c'est justement cette expérience qui les rend plus conscients de leur différence.

1. Le style de Dieu

Cette manière d'agir de Dieu, le fait de se révéler à eux après la résurrection, qui les rendait si différents de tous les autres hommes, pose de manière encore plus pressante la question de Judas pendant la Cène : « Seigneur, comment se fait-il que tu doives te manifester à nous et non pas au monde ? »⁷ En revenant sur cette question dans son livre sur Jésus, Benoît XVI ajoute : « Pourquoi ne t'es-tu pas opposé avec force à tes ennemis qui t'ont mis en Croix ? [...] Pourquoi ne leur as-tu pas montré avec une vigueur irréfutable que tu es le Vivant, le Seigneur de la vie et de la mort ? Pourquoi t'es-tu manifesté seulement à un petit groupe de disciples au témoignage desquels nous devons maintenant nous fier ? Cette question concerne toutefois, non seulement la Résurrection, mais le mode tout entier par lequel Dieu se révèle au monde. Pourquoi seulement à Abraham – pourquoi pas aux puissants de ce monde ? Pourquoi seulement à Israël et non pas de manière indiscutable à tous les peuples de la terre ? »⁸

Et voilà sa réponse : « C'est bien le propre du mystère de Dieu d'agir de manière humble. C'est seulement petit à petit qu'il construit dans la grande histoire de l'humanité *son* histoire. Il se fait homme mais d'une telle manière qu'il peut être ignoré par ses contemporains, des forces autorisées de l'histoire. Il souffre et il meurt et, comme Ressuscité, il ne veut atteindre l'humanité qu'à travers la foi des siens auxquels il se manifeste. Continuellement, il frappe humblement aux portes de nos cœurs et, si nous lui ouvrons, lentement il nous rend capables de “voir” »,⁹ et donc de comprendre.

À ce point de la réflexion, Benoît XVI observe : « Et pourtant, n'est-ce pas là justement le style du divin ? Ne pas écraser par la puissance extérieure, mais donner la liberté, donner et susciter

⁷ Jn 14, 22.

⁸ Benoît XVI, *Jésus de Nazareth. De l'entrée à Jérusalem à la Résurrection*, Éditions du Rocher, Paris 2011, p. 310-311.

⁹ *Ibidem*, p. 311.

l'amour. Et ce qui apparemment est si petit n'est-ce pas – à y bien réfléchir – la chose vraiment grande ? Est-ce qu'il n'émane pas de Jésus un rayon de lumière qui s'élargit au long des siècles, un rayon qui ne pouvait pas provenir de n'importe quel simple être humain, un rayon par lequel la splendeur de la lumière de Dieu entre véritablement dans le monde ? Est-ce que l'annonce des apôtres aurait pu trouver la foi et construire une communauté universelle, si la force de la vérité n'avait pas été à l'œuvre en elle [la Force d'en haut] ? Si nous écoutons les témoins avec un cœur attentif et si nous nous ouvrons aux signes par lesquels le Seigneur les accrédite toujours de manière nouvelle, ainsi que lui-même, alors nous savons : il est vraiment ressuscité. Il est le Vivant. Nous nous confions à lui et nous savons que nous sommes sur la bonne voie. Avec Thomas, mettons nos mains sur le côté transpercé de Jésus et confessons : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » (*Jn 20, 28*). »¹⁰

Voilà ce qui est bouleversant, par le passé comme maintenant.

Le point de départ des disciples était ce fait ineffaçable. Leur conscience était définie par la manifestation du Christ, par la rencontre vivante avec le Vivant. Mais ce fait précis suscitait en eux la question : « Pourquoi nous as-tu choisis ? » Et cette question les ouvrait à prendre conscience de la méthode de Dieu – choisir certaines personnes (élection, préférence) pour arriver à tous – et de sa manière d'agir : un style humble. Le style divin est de ne pas intervenir par la puissance de sa force, mais de susciter la liberté sans la forcer d'aucune manière. C'est ce que nous rappelle Péguy de manière admirable : « À cette liberté [...] j'ai tout sacrifié, dit Dieu. / À ce goût que j'ai d'être aimé par des hommes libres, / Librement. »¹¹

Cette méthode de Dieu (la conscience de cette méthode) est particulièrement importante en ce moment parce qu'« aujourd'hui nous ne vivons pas une époque de changements, mais un changement d'époque »,¹² comme le dit le pape François. Au cours des dernières années, nous sommes revenus souvent sur le thème du changement. Cette nouvelle situation, caractérisée par l'effondrement de beaucoup d'anciennes certitudes, suscite en nous aussi, comme chez les disciples, le désarroi, la peur et des doutes quant à la manière d'y faire face.

Dans un récent et magnifique entretien, Benoît XVI a mis en évidence la clé – la dimension cruciale – de ce changement d'époque : « Pour l'homme d'aujourd'hui, par rapport à l'époque de Luther et à la perspective classique de la foi chrétienne [dominée par le souci du salut éternel], les choses se sont dans un sens inversées [...]. Ce n'est plus l'homme qui croit avoir besoin de se justifier devant Dieu, mais il est plutôt d'avis que c'est à Dieu de se justifier [devant l'homme] en raison de tous les faits horribles présents dans le monde, comme face à la misère de l'être humain,

¹⁰ *Ibidem*. p. 311-312.

¹¹ C. Péguy, *Le mystère des saints innocents*, dans *Œuvres Poétiques complètes*, Gallimard, Paris 1994, p. 739.

¹² François, *Discours à la rencontre avec les participants au V^e congrès de l'Église italienne*, Florence, 10 novembre 2015.

toutes choses qui, en dernière analyse, dépendraient de lui. »¹³

Nous sommes confrontés à un véritable renversement de la charge de la preuve. Maintenant, c'est Dieu qui doit en quelque sorte se justifier, ce n'est plus l'homme : voilà la situation dans laquelle nous nous trouvons, la « tendance fondamentale de notre temps ». ¹⁴ C'est Dieu qui doit en quelque sorte se justifier devant l'homme, pas l'inverse. Paradoxalement, c'est Dieu qui, pour le formuler de manière positive, doit démontrer qu'il est à la hauteur de l'homme, de son exigence, de son cri. « Les choses se sont dans un sens inversées », c'est la charge de la preuve qui est renversée : maintenant, c'est à Dieu qu'en revient la charge. C'est lui qui doit démontrer qu'il est pour l'homme, qu'il lui est indispensable pour vivre.

Il est étonnant de voir que don Giussani avait perçu d'avance les signes et la portée de ce changement historique et qu'il avait fait de ce renversement la pierre d'angle de sa méthode. C'est comme si Dieu, le Dieu fait homme, et sa présence historique, l'Église, devaient se justifier face aux hommes ou – pour l'exprimer d'une manière qui nous est plus familière – c'est comme si Dieu, l'Église, « devait comparaître au tribunal dont tu es le juge à travers ton expérience ». ¹⁵

C'est exactement ce qui a caractérisé les débuts de notre mouvement. À la différence de beaucoup d'autres personnes, don Giussani s'était déjà aperçu dans les années 1950 que le christianisme, tout en constituant l'arrière-plan de chacun, n'avait pas d'incidence sur les jeunes auxquels il avait affaire à Milan et à l'école. Il était évident pour lui que Dieu fait homme, le Christ, devait à nouveau « se justifier » devant ces jeunes qui n'avaient aucun intérêt pour Dieu, qui considéraient même qu'il fallait enfin s'en débarrasser. Le christianisme devait donc être reposé selon sa nature : un évènement qui pénètre la vie maintenant et la change.

Sans vouloir rien imposer de l'extérieur, depuis son premier jour d'école, don Giussani s'en remet au tribunal de ses élèves et soumet sa proposition à leur jugement : « Je ne suis pas ici pour que vous repreniez à votre compte les idées que je vous donne, mais pour vous enseigner une méthode vraie pour juger ce que je vous dirai. » ¹⁶

Les éléments caractéristiques de cette méthode se résument dans l'annonce du christianisme en tant qu'évènement qui se soumet à la vérification de notre expérience. C'est pourquoi, dès le départ, comme le montre le premier chapitre du *Sens religieux*, don Giussani fait prendre conscience à ses

¹³ « Intervista a S.S. il papa Emerito Benedetto XVI sulla questione della giustificazione per la fede » [Entretien avec Sa Sainteté le pape émérite Benoît XVI sur la question de la justification par la foi, *ndt*], dans *Per mezzo della fede* [Par la foi, *ndt*], par Daniele Libanori, San Paolo, Cinisello Balsamo 2016, p. 127. Voir aussi : *L'Osservatore Romano* et *Avvenire*, 16 mars 2016.

¹⁴ « Intervista a S.S. il papa Emerito Benedetto XVI sulla questione della giustificazione per la fede », dans *Per mezzo della fede*, op. cit., p. 128.

¹⁵ L. Giussani, *L'io rinasce in un incontro (1986-1987)*, Bur, Milan 2010, p. 300.

¹⁶ L. Giussani, *Le risqué éducatif*, Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2006, p. 12.

jeunes interlocuteurs qu'ils portent en eux le critère pour juger la proposition qu'il va leur faire : le cœur.

Dans le troisième volume de son ParCours (*Pourquoi l'Église*), don Giussani revient sur le fait que la proposition du Christ, qui arrive aujourd'hui aux hommes à travers l'Église, « veut se mesurer » précisément avec ce critère de jugement, « en se mettant elle-même à la merci de l'authentique expérience humaine. Elle abandonne son message à la mise en œuvre des critères originels de notre cœur. Elle ne demande pas de clauses à satisfaire de manière mécanique, elle se confie au jugement de notre expérience et, bien plus, elle l'incite continuellement à parcourir complètement son chemin. [...] L'Église répète avec Jésus que sa crédibilité peut être reconnue parce qu'elle correspond aux exigences élémentaires de l'homme dans leur épanouissement le plus authentique. C'est ce que Jésus voulait dire avec l'expression déjà citée, dans laquelle il promettait à ses disciples “le centuple” sur cette terre. » Et don Giussani poursuit : C'est donc comme si l'Église aussi disait à l'homme : “Avec moi tu obtiendras une expérience de plénitude de vie que tu ne trouverais pas ailleurs.” C'est sur le fil du rasoir de cette promesse que l'Église se met elle-même à l'épreuve en se proposant à tous les hommes comme prolongement de Jésus Christ. »¹⁷

Quelle est donc la justification de Dieu face à l'homme, face à nous ? La justification de Dieu s'appelle « correspondance », une correspondance, autrement impossible, avec les exigences profondes et inextirpables du cœur de l'homme, de tout homme, de l'homme réel, ces exigences à cause desquelles il est poursuivi, malgré lui, par une incurable inquiétude chaque fois qu'il atteint quelque chose. Dieu se justifie face à l'homme par ce « mieux », par cet épanouissement qu'il provoque dans la vie, par cette plénitude d'humanité qu'il introduit dans l'existence et que l'homme ne peut pas obtenir par ses seules forces.

Bref, l'Église ne triche pas, insiste don Giussani, parce que « tout ce qu'elle dit et fait est totalement à disposition de la vérification de tout un chacun. Sa formule est : vérifie toi-même, vérifie ! Elle abandonne totalement sa proposition au contenu de notre expérience : c'est nous qui jugeons. » Puis il ajoute : « On ne peut être plus ouvert ! [...] L'Église ne triche pas dans le sens qu'elle n'impose rien que tu sois obligé de relever malgré tout, si tu n'es pas convaincu. »¹⁸

2. « Signe des temps »

Comment l'Église peut-elle donc prouver sa valeur à nos yeux et à ceux des hommes ? Il faut bien identifier la question, comme don Giussani nous l'a souvent répété en citant Reinhold

¹⁷ L. Giussani, *Pourquoi l'Église*, Cerf, Paris 2012, p. 257-258.

¹⁸ L. Giussani, *Una presenza che cambia* [Une présence qui change, *ndt*], Bur, Milan 2004, p. 294.

Niebuhr : « Rien n'est plus incroyable que la réponse à une question qui ne se pose pas ».¹⁹ Il est nécessaire de comprendre quel est le problème actuel pour que la réponse soit perçue par chacun de nous comme crédible.

Quelle est la nécessité aujourd'hui, la demande de l'homme d'aujourd'hui ? Dans l'entretien que je viens de citer, le pape Benoît XVI l'identifie ainsi : « la perception que nous avons besoin de la grâce et du pardon ».²⁰ Par conséquent, l'Église pourra se justifier aux yeux de l'homme d'aujourd'hui si elle répond à son besoin de grâce et de pardon.

Voilà la raison qui conduit Benoît XVI à affirmer : « Pour moi, le fait que l'idée de la miséricorde de Dieu devienne de plus en plus centrale et dominante est un "signe des temps" ». « Le Pape Jean-Paul II était [déjà] profondément imprégné par cette impulsion [...]. À partir des expériences dans lesquelles, dès les premières années de sa vie, il a pu constater toute la cruauté des hommes, il affirme que la miséricorde est la seule réaction vraie qui soit fondamentalement efficace contre la puissance du mal. Seule la miséricorde peut mettre fin à la cruauté, au mal et à la violence. »²¹ Jean-Paul II n'a cessé de proposer la miséricorde comme seule réponse vraie au mal et à la violence. « Le Pape François est totalement en accord avec cette ligne. Sa pratique pastorale s'exprime justement dans le fait qu'il nous parle continuellement de la miséricorde de Dieu. C'est la miséricorde qui nous pousse vers Dieu [c'est la miséricorde qui nous attire], tandis que la justice nous effraye [...]. À mon avis », continue cet observateur attentif qu'est Benoît XVI, « cela met en évidence que sous le vernis de l'assurance et de sa propre justice, l'homme d'aujourd'hui cache une profonde connaissance de ses blessures et de son indignité face à Dieu. Il est en attente de la miséricorde. Ce n'est certainement pas un hasard si la parabole du bon Samaritain a un attrait particulier pour nos contemporains. Pas seulement parce qu'elle souligne fortement la dimension sociale de l'existence chrétienne », mais également, comme l'observe Benoît XVI, parce que « les hommes, au fond d'eux-mêmes, attendent que le Samaritain vienne à leur aide, qu'il se penche sur eux, verse de l'huile sur leurs blessures, prenne soin d'eux et les emmène à l'abri. En fin de compte, ils savent qu'ils ont besoin de la miséricorde de Dieu et de sa délicatesse. Dans la dureté du monde dominé par la technique, où les sentiments ne comptent plus, l'attente d'un amour qui sauve et qui est donné gratuitement augmente pourtant. Il me semble que dans le thème de la miséricorde divine s'exprime d'une manière nouvelle ce que signifie la justification par la foi. À partir de la miséricorde de Dieu, que tout le monde recherche, il est possible encore aujourd'hui d'interpréter

¹⁹ Cf. R. Niebuhr, *Il destino e la storia* [Le destin et l'histoire, *ndt*], Bur, Milan 1999, p. 66.

²⁰ « Intervista a S.S. il papa Emerito Benedetto XVI sulla questione della giustificazione per la fede », dans *Per mezzo della fede*, op. cit., p. 128.

²¹ *Ibidem*, p. 128-129.

depuis le début le noyau fondamental de la doctrine de la justification et de le faire apparaître de nouveau dans toute son importance. »²²

Cette description de Benoît XVI a été pleinement accueillie par son successeur. Ayant profondément reconnu ce besoin de la miséricorde de Dieu que nous avons tous, le pape François a proclamé avec génie une année sainte de la miséricorde. Il y a chez le Pape (comme chez Jean-Paul II et Benoît XVI, nous venons de le voir) une profonde sensibilité envers l'homme contemporain, une intelligence de sa condition, une douleur profonde devant ses inquiétudes et ses blessures, qui surprennent souvent les personnes, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de l'Église, et qui les déconcertent, parce que cela fait voler en éclat les mesures habituelles et les schémas consolidés, d'une part comme de l'autre.

Au journaliste qui lui demandait : « *À votre avis, pourquoi l'humanité d'aujourd'hui, et notre époque, ont-elles autant besoin de miséricorde ?* », le pape François répond : « Parce que c'est une humanité blessée, une humanité qui porte de profondes blessures. Elle ne sait pas comment les soigner, ou bien elle croit que c'est impossible. » Voici donc le drame qui s'ajoute aujourd'hui : « Considérer notre mal, notre péché, comme incurable, comme quelque chose qui ne peut être ni guéri ni pardonné. Ce qui fait défaut, c'est l'expérience concrète de la miséricorde. La fragilité des temps où nous vivons, c'est aussi cela : croire qu'il n'existe aucune possibilité de rachat, aucune main qui t'aide à te relever, aucune étreinte qui te sauve, te pardonne, te soulage, t'inonde d'un amour infini, patient, indulgent, et te permet de reprendre la route. »²³ Nous voyons chez le Pape une compréhension du problème et du chemin : il comprend quelles sont les blessures et ce qui peut les soigner, comment on peut les soigner.

L'homme contemporain a besoin de « l'expérience concrète de la miséricorde ». Même face à l'égarément de la pensée, qui touche pourtant de nombreuses personnes, le Pape sait qu'on ne peut pas retrouver l'ontologie – c'est-à-dire la vérité de l'être humain, la conscience claire de celle-ci – tout simplement par un discours correct sur l'homme ou en répétant le contenu de la doctrine morale, mais uniquement à travers l'expérience de la miséricorde, qui peut ouvrir aussi à la compréhension de la doctrine.

C'est pourquoi, pour répondre aux blessures profondes de l'homme contemporain, le Pape n'a pas organisé un congrès sur la miséricorde, il ne s'est pas limité à proposer une réflexion sur ce thème, mais il a lancé une initiative qui nous permet avant tout de faire l'expérience de la miséricorde pendant une année entière et, par son rappel continu, il nous accompagne pour la vivre.

Pour intervenir réellement dans les épreuves humaines, pour répondre à l'homme concret avec

²² *Ibidem*, p. 129.

²³ Cf. François, *Le nom de Dieu est miséricorde*, Éd. Robert Laffont/Presses de la Renaissance, Paris 2016, p. 37-38.

son poids de fragilité, l'Église – donc chacun de nous – a avant tout besoin de faire l'expérience de l'étreinte de miséricorde de Dieu, pour pouvoir ainsi la communiquer à tous les frères humains que nous rencontrons sur notre chemin.

Voilà le but du jubilé de la miséricorde, en continuité avec la méthode « humble » de Dieu : arriver à tous à travers ceux qu'il a pris, c'est-à-dire à travers l'Église, à travers la compagnie de ceux qu'il choisit et qui le reconnaissent. En proposant le jubilé à l'Église, le Saint-Père montre qu'il ne commet pas l'erreur de donner pour acquis le sujet qui doit témoigner la miséricorde ni le « lieu » dans lequel il est généré.²⁴

Nous voyons cette conscience du but et de la méthode à l'œuvre dans le fait même de poser la question suivante : « *Pourquoi un jubilé de la miséricorde ? Qu'est-ce que cela signifie ?* », et dans sa manière d'y répondre : « L'Église », c'est-à-dire chacun de nous, « a besoin de ce moment extraordinaire. Je ne dis pas : ce moment extraordinaire est bon pour l'Église. Je dis : l'Église a besoin de ce moment extraordinaire. [...] À notre époque de profonds changements, l'Église est appelée à offrir sa contribution particulière, en rendant visibles les signes de la présence et de la proximité de Dieu. Et le jubilé est un temps favorable pour nous tous, car en contemplant la Divine miséricorde, qui franchit toute limite humaine [...], nous pouvons devenir des témoins plus convaincus et efficaces. »²⁵ Le but est de témoigner. La méthode est la contemplation, autrement dit s'immerger dans l'expérience de la miséricorde, car le premier à en avoir besoin est le peuple chrétien, c'est-à-dire nous, chacun de nous.

Au fond, que signifie tout cela pour nous ? « Tourner le regard vers Dieu, le Père miséricordieux, et vers nos frères qui ont besoin de miséricorde, signifie diriger notre attention sur le *contenu essentiel de l'Évangile* : Jésus, la miséricorde faite chair, qui rend visible à nos yeux le grand mystère de l'Amour trinitaire de Dieu. » C'est pourquoi « célébrer un jubilé de la miséricorde équivaut à mettre à nouveau au centre de notre vie personnelle et de nos communautés le caractère spécifique de la foi chrétienne, c'est-à-dire Jésus Christ, le Dieu miséricordieux. »²⁶ Oui, insiste le Pape dans sa Bulle d'indiction du jubilé, « Jésus Christ est le visage de la miséricorde du Père. Le mystère de la foi chrétienne est là tout entier. Devenue vivante et visible, elle atteint son sommet en Jésus de Nazareth. »²⁷ L'année sainte existe donc « pour *vivre la miséricorde*. Oui, chers frères et

²⁴ « La foi a besoin, en effet, d'un milieu dans lequel on puisse témoigner et communiquer, et qui corresponde et soit proportionné à ce qui est communiqué. Pour transmettre un contenu purement doctrinal, une idée, un livre suffirait sans doute, ou bien la répétition d'un message oral. Mais ce qui est communiqué dans l'Église, ce qui se transmet dans sa Tradition vivante, c'est la nouvelle lumière qui naît de la rencontre avec le Dieu vivant, une lumière qui touche la personne au plus profond, au cœur, impliquant son esprit, sa volonté et son affectivité » (François, Lettre encyclique *Lumen fidei*, 40).

²⁵ François, *Audience générale*, 9 décembre 2015.

²⁶ *Ivi*.

²⁷ François, *Misericordiae vultus. Bulle d'indiction du Jubilé extraordinaire de la Miséricorde*, 11 avril 2015, 1.

sœurs, cette année sainte nous est offerte pour faire l'expérience dans notre vie du contact doux et tendre du pardon de Dieu, de sa présence à nos côtés et de sa proximité, en particulier dans les moments de plus grand besoin.»²⁸ C'est Jésus ressuscité qui se penche sur nos blessures aujourd'hui.

« Ce jubilé est, en somme, un moment privilégié pour que l'Église apprenne à choisir "*ce qui plaît le plus à Dieu*". Et qu'est-ce qui "*plaît le plus à Dieu*" ? », se demande le pape François. « Pardonner à ses enfants, avoir pour eux de la miséricorde, afin qu'eux aussi puissent à leur tour pardonner à leurs frères, en resplendissant comme des flambeaux de la miséricorde de Dieu dans le monde. [...] Le jubilé sera un "temps favorable" pour l'Église si nous apprenons à choisir "*ce qui plaît le plus à Dieu*", sans céder à la tentation de penser qu'il y a quelque chose d'autre de plus important ou de prioritaire. Rien n'est plus important que de choisir "*ce qui plaît le plus à Dieu*", c'est-à-dire sa miséricorde, son amour, sa tendresse, son étreinte, ses caresses ! »²⁹

Puis, comme s'il lisait dans nos pensées, en anticipant une objection possible, le pape François ajoute : « Naturellement, certains pourraient objecter : "Mais, Père, en cette année, l'Église ne devrait-elle pas faire quelque chose de plus ? Il est juste de contempler la miséricorde de Dieu, mais il existe de nombreuses nécessités urgentes !" C'est vrai, il y a beaucoup à faire, et je suis le premier à ne pas me lasser de le rappeler. Mais il faut tenir compte que, à la racine de l'oubli de la miséricorde, il y a toujours *l'amour propre*. Dans le monde, celui-ci revêt la forme de la recherche exclusive de ses propres intérêts, de plaisirs et d'honneurs unis à la volonté d'accumuler des richesses, tandis que dans la vie des chrétiens, il se travestit souvent en hypocrisie et mondanité. Toutes ces choses sont contraires à la miséricorde. Les mouvements de *l'amour propre*, qui font de la miséricorde une étrangère dans le monde, sont si divers et nombreux que souvent, nous ne sommes même plus en mesure de les reconnaître comme limites et comme péché. Voilà pourquoi il est nécessaire de reconnaître que nous sommes pécheurs, pour renforcer en nous la certitude de la Divine miséricorde. "Seigneur, je suis un pécheur ; Seigneur, je suis une pécheresse ; viens avec ta miséricorde." C'est une très belle prière. C'est une prière facile à dire chaque jour : "Seigneur, je suis un pécheur ; Seigneur, je suis une pécheresse ; viens avec ta miséricorde." »³⁰

²⁸ François, *Audience générale*, 9 décembre 2015.

²⁹ « L'œuvre nécessaire de renouveau des institutions et des structures de l'Église est elle aussi un moyen qui doit nous conduire à faire l'expérience vivante et vivifiante de la miséricorde de Dieu qui, elle seule, peut garantir à l'Église d'être cette ville sise au sommet du mont qui ne peut pas rester cachée (cf. *Mt* 5, 14). Seule une Église miséricordieuse resplendit ! Si nous devons, ne serait-ce que pour un moment, oublier que la miséricorde est "*ce qui plaît le plus à Dieu*", chacun de nos efforts serait vain, car nous deviendrions esclaves de nos institutions et de nos structures, pour autant qu'elles puissent être renouvelées. Mais nous serions toujours des esclaves » (François, *Audience générale*, 9 décembre 2015).

³⁰ François, *Audience générale*, 9 décembre 2015.

3. « Je t'ai attendu jour et nuit »

Chacun de nous a maintenant l'occasion de se confronter à ces paroles pleines d'autorité du pape François, qui coïncident avec celles de Jean-Paul II et de Benoît XVI, ainsi que l'a affirmé ce dernier. « La racine de l'oubli de la miséricorde » consiste dans le fait que d'autres intérêts l'emportent. Les prophètes nous recentrent toujours par rapport à la position dans laquelle nous sommes, mais c'est précisément le fait d'être disponibles à nous laisser recentrer qui constitue notre espérance.

En relisant ces textes, je n'ai pu m'empêcher de penser que, dans une situation qui nous mettait fortement au défi – comme au début de 1968, juste après l'occupation de l'Université catholique (à laquelle ont participé de nombreux membres de GS [Gioventù Studentesca, Jeunesse Étudiante, a été la première dénomination du mouvement Communion et Libération, *ndt*]) –, don Giussani identifiait le point essentiel de la question dans le fait que nous n'attendions pas le Seigneur « jour et nuit ». Nous avons d'autres intérêts et mieux à faire que « l'attendre jour et nuit ». Par rapport à cette situation, don Giussani affirmait sans la moindre hésitation : « La compréhension même de la situation et de ce qu'il fallait faire [...] nous a [...] manqué parce que nous ne l'attendons pas jour et nuit ». Pourquoi ? Que veut dire que nous ne l'attendons pas ? Cela veut dire que nous attendions autre chose, que nous avons attendu autre chose plus que lui, c'est-à-dire que notre centre n'était pas le Christ. « Ainsi, à mon avis, si nous l'avions attendu jour et nuit, même l'attitude de nos membres lors des journées d'occupation de l'Université catholique aurait été différente ; elle a été très généreuse, mais a-t-elle été vraie ? » Pour don Giussani, en effet, « la vérité de l'action ne naît pas de l'habileté politique », mais du fait de « l'attendre jour et nuit ; autrement, notre discours se confond avec celui des autres et devient l'instrument du discours des autres. Sans nous en apercevoir, nous pouvons accomplir nos actions en prenant pour modèle le schéma offert par tous les autres. Notre discours et nos actions [se distinguent] par le fait que nous l'attendons jour et nuit. »³¹

Ce n'est pas un problème de cohérence ou d'avoir déjà tout compris. En effet, on peut « l'attendre jour et nuit » tout en étant très approximatif dans ses tentatives, tout en souffrant de sa petitesse. C'est un problème de désir, d'attente. En effet, on attend, on désire, on affirme toujours quelque chose comme « ultime » à chaque instant, « par le fait même qu'une personne vit cinq minutes ».³² si ce n'est pas le Christ que l'on attend et que l'on désire, c'est forcément autre chose.

³¹ ARCHIVES HISTORIQUES DE L'ASSOCIATION ECCLESIALE *MEMORES DOMINI* (ASAEMD), *Documentation audiovisuelle*, Retraite d'Avent du Groupe adulte, Milan, 19 novembre 1967 ; voir aussi A. Savorana, *Vita di don Giussani* [Vie de don Giussani, *ndt*], BUR, Milan 2014, p. 391 sq.

³² L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2003, p. 90.

Mais cela veut dire que c'est de cette autre chose et non pas du Christ et de la rencontre vivante avec lui, de la communion avec lui, de l'édification de sa présence dans le monde, que nous attendons un changement des circonstances, de la situation (personnelle ou sociale). Le problème n'est pas l'immaturité de nos tentatives mais que le désir et l'attente de sa présence soient le point d'origine de notre action.

« Nous ne le disons peut-être pas de manière explicite [disait encore don Giussani à cette même occasion, en novembre 1967], mais nous désirons autre chose plus que cela. Attention : ce n'est pas un principe, on ne peut pas l'affirmer une seule fois comme un principe ; ce doit être un principe que l'on reprend tous les jours. Ce doit être un *habitus* mental, ce doit être une mentalité. Cela doit tout impliquer, ce qui est juste et ce qui est injuste, le mérite et l'erreur, le jour et la nuit : “Je t'ai attendu jour et nuit”. En ce sens, songez s'il vous plaît au fait qu'au fond l'origine de tout – que ce soit l'origine d'une défection possible, de l'attiédissement de cette attente ou du fait que ce désir ne crée pas un *habitus* mental, une mentalité –, tout cela dépend du fait qu'on se bouche les oreilles devant la prophétie qui nous est faite. Car Dieu nous envoie un prophète pour nous rappeler. La vocation passe toujours par la prophétie, à travers la voix d'un prophète, toujours. Comprenez-vous qu'il y a à la racine le fait de ne pas écouter notre communion ? Cela rend concret, sans le banaliser, ce désir, ce “Viens” dont nous parlions plus tôt. En effet, le groupe est la prophétie, le point de rappel, le lieu du rappel. Voilà la racine amère, pourrie : étrangement, c'est une position vraiment équivoque, que nous pouvons avoir même par rapport à cette question, car mettre en valeur le groupe ne signifie pas le mettre en valeur de manière sentimentale, comme un coude-à-coude, comme une chaleur réciproque, mais comme discours »,³³ c'est-à-dire comme jugement.

Don Giussani n'a cessé de nous rappeler de L'attendre jour et nuit, ce qui est essentiel pour vivre. Combien de fois, devant nos défaillances et notre trahison, nous a-t-il rappelé sans se scandaliser : « Mes amis, pour comprendre ce qu'est la trahison nous pouvons penser à notre distraction, parce que c'est une trahison de passer des journées, des semaines, des mois... par exemple, hier soir, quand avons-nous pensé à lui ? Quand avons-nous pensé à lui sérieusement, avec le cœur, le mois passé, durant les trois derniers mois, depuis octobre jusqu'à aujourd'hui ? Jamais. Nous n'avons pas pensé à lui comme Jean et André pensaient à lui tandis qu'ils le regardaient parler. Si nous nous sommes posé des questions à son sujet, ce ne fut que par curiosité, pour l'analyse, pour l'exigence d'analyse, de recherche, d'éclaircissement, de clarté. Mais penser à Lui comme un vrai amoureux pense à la personne dont il est amoureux (même dans ce cas, il est très rare que cela se produise car tout se calcule en fonction de l'intérêt !), purement, de façon

³³ ASAEMD, *Documentation audio-visuelle*, Retraite d'Avent du Groupe adulte, Milan, 19 novembre 1967.

absolue et totalement détachée, comme pur désir de bien ».³⁴ Qu'il est rare que nous pensions à lui comme à une Présence présente, aimée ! Il suffirait de nous comparer aux disciples juste après Pâques, après qu'ils l'avaient vu ressuscité : qu'est-ce qui dominait leur pensée ? Qu'est-ce qui l'emportait dans leur regard ? Ils étaient tous saisis par une Présence qui les libérait de la peur et de la tristesse. Une personne m'a écrit : « J'ai lu par hasard cette lettre toute simple d'Emily Dickinson à une amie. Elle m'a frappé parce que j'avais l'impression qu'elle décrivait de manière très succincte la nostalgie du Christ : "*Morning without you is a dwindled Dawn*" [Le matin sans toi est une Aube amoindrie]. Dans toute cette confusion, seule l'affection pour lui change la vie et sans lui la vie a moins de goût – *a dwindled Dawn* ».³⁵

En 1982, don Giussani disait aux participants aux premiers exercices de la Fraternité, en regardant les visages des nombreuses personnes présentes, en pensant à la fraîcheur de la rencontre qui les avait conquis et amenés jusque-là : « Qui sait si nous ressentons toujours une profonde émotion, comme nous l'avons ressentie à Varigotti », c'est-à-dire au commencement de GS. Et il poursuivait : « Vous êtes devenus grands : tandis que vous vous êtes assurés une compétence humaine dans votre profession, il y a comme la possibilité d'un éloignement vis-à-vis du Christ (par rapport à l'émotion d'il y a bien longtemps, de certaines circonstances d'il y a bien longtemps, surtout). [...] C'est comme si le Christ était loin du cœur. »³⁶

Et qu'en est-il de nous ? Éprouvons-nous l'urgence d'être pardonnés, embrassés de nouveau pour toutes nos chutes, pour notre distraction, pour l'oubli complice qui envahit nos journées, pour notre trahison, pour notre misère ? Qu'est-ce qui domine dans notre vie – dans notre pensée et dans notre regard – en cette période de confusion et de désarroi ? Éprouvons-nous le besoin de sa miséricorde ? Saint Bernard l'exprime bien dans cette phrase : Pour l'homme, « le premier degré de la vérité c'est [...] de connaître sa propre misère ».³⁷

Mais il ne suffit pas de connaître notre misère ; cela indique le commencement de notre vérité, mais cela ne suffit pas. En effet, nous constatons souvent à quel point cela ne suffit pas. Il faut que quelqu'un suscite en nous le besoin d'être pardonnés.

Voilà à quoi nous appelle l'année de la miséricorde en tant qu'occasion pour prendre conscience du besoin que nous avons qu'Il se penche sur notre distraction, sur nos blessures, pour nous attirer à nouveau, comme les disciples après le désarroi causé par sa passion et par sa mort. C'est comme si

³⁴ L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, Parole et silence, Les Plans sur Bex 2008, p. 263.

³⁵ Cf. « April 1885 (L 981) », dans *The Letters of Emily Dickinson*, par Thomas H. Johnson, avec la collaboration de Theodora Ward, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge MA 1958.

³⁶ L. Giussani, « La familiarité avec le Christ », *Traces-Litterae communionis*, année 8, n° 73, février 2007, p. 2.

³⁷ « *Primus veritatis gradus est, primum seipsum attendere, seu propriam miseriam agnoscere* » (saint Bernard de Clairvaux, *De gradibus humilitatis et superbiae*, PL 182, col. 948 ; « Traité de Saint Bernard des degrés de l'humilité et de l'orgueil », dans *Les 13 Traités de Saint Bernard*, Paris, Vivès 1866).

nous avons besoin de ce que disait Dostoïevski : « Voulez-vous en revanche le punir terriblement, de manière épouvantable, par le châtement le plus affreux qu'on puisse imaginer, pourvu que cela sauve son âme et la renouvelle à jamais ? Si c'est le cas, écrasez-le de votre miséricorde ! Vous verrez, vous entendrez son âme tressaillir et s'effrayer : est-ce pour moi, le poids d'autant de bonté ? Tant d'amour est pour moi ? En suis-je digne ? »³⁸ C'est ce que Dieu fait avec nous : il nous « écrase » une année durant par sa miséricorde, pour que nous arrivions à la fin de cette année plus sûrs de cette miséricorde et que nous lui rendions ainsi témoignage.

Nous devons grandir dans la « conviction de la miséricorde ». Voilà pourquoi il convient d'écouter la voix du Pape, le prophète que Dieu nous a donné pour conduire son peuple dans cette période de bouleversements historiques : « Cette Année extraordinaire est aussi un don de grâce. Entrer par cette Porte signifie découvrir la profondeur de la miséricorde du Père qui nous accueille tous et va à la rencontre de chacun personnellement. C'est Lui qui nous cherche ! C'est Lui qui vient à notre rencontre ! Ce sera une Année pour *grandir dans la conviction de la miséricorde*. Que de tort est fait à Dieu et à sa grâce lorsqu'on affirme avant tout que les péchés sont punis par son jugement, sans mettre en avant au contraire qu'ils sont pardonnés par sa miséricorde (cf. Augustin, *De praedestinatione sanctorum* 12, 24) ! Oui, c'est vraiment ainsi. Nous devons faire passer la miséricorde avant le jugement, et dans tous les cas le jugement de Dieu sera toujours à la lumière de sa miséricorde. Traverser la Porte Sainte nous fait donc nous sentir *participants de ce mystère d'amour, de tendresse*. Abandonnons toute forme de peur et de crainte, parce que cela ne sied pas à celui qui est aimé ; vivons plutôt *la joie de la rencontre avec la grâce qui transforme tout*. »³⁹

Il faut que grandisse en nous la certitude que la miséricorde est la seule réponse vraie à la situation de l'homme d'aujourd'hui, aux violences, aux blessures, aux difficultés et aux contradictions que nous avons à traverser.

Le Pape souligne ainsi la nécessité urgente de la miséricorde : « Éprouver fortement en nous la joie d'avoir été retrouvés par Jésus, qui comme Bon Pasteur est venu nous chercher parce que nous nous étions perdus. »⁴⁰ Et il affirme avec clarté que c'est « l'objectif que l'Église se fixe en cette année sainte. Ainsi, nous renforcerons en nous la certitude que la miséricorde peut contribuer réellement à l'édification d'un monde plus humain. Particulièrement à notre époque, où le pardon

³⁸ Cf. F.M. Dostoïevski, *I fratelli Karamazov*, Bur, Milan 1998, p. 1005. [La traduction italienne citée par le père Carrón fait partie de la collection des « Livres de l'esprit chrétien », dirigée par don Giussani ; elle diffère de la traduction française que nous avons consultée : F.M. Dostoïevski, *Les frères Karamazov*, trad. E. Halpérine-Kaminsky et C. Morice, Plon/Nourrit, Paris 1888, t. 2, p. 275.]

³⁹ François, *Jubilé extraordinaire de la Miséricorde : homélie de la messe et ouverture de la Porte Sainte*, 8 décembre 2015.

⁴⁰ François, *Homélie des premières vêpres du dimanche de la Divine miséricorde*, 11 avril 2015.

est un hôte rare dans les contextes de la vie humaine, le rappel à la miséricorde se fait plus urgent, en chaque lieu : dans la société, dans les institutions, dans le travail et aussi dans la famille. »⁴¹

Ce n'est qu'en atteignant cette certitude qui nous fait traverser toute peur, toute solitude, tout doute, que nous pourrons faire face aux énormes défis de ce changement historique avec la seule arme efficace, le témoignage, qui est le but ultime de cette année sainte : « C'est la raison pour laquelle j'ai voulu ce *Jubilé Extraordinaire de la Miséricorde* [...], afin que le témoignage rendu par les croyants soit plus fort et plus efficace »,⁴² comme Jésus l'a fait avec ses disciples.

« Est-il naïf de penser que cela peut changer le monde ? » : c'est comme si le Pape avançait en lui-même nos questions ! « Oui, humainement parlant, c'est insensé, mais “ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes, et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes” (*I Co* 1, 25). »⁴³ C'est cette conviction de saint Paul qui a amené le pape François à dire aux évêques du Mexique : « L'unique force capable de conquérir le cœur des hommes est la tendresse de Dieu. Ce qui enchante et attire, ce qui fait fléchir et vainc, ce qui ouvre et déchaîne, ce n'est pas la force des instruments ou la dureté de la loi, mais la faiblesse toute-puissante de l'amour divin, qui est la force irrésistible de sa douceur et la promesse irréversible de sa miséricorde. » Mais « si notre regard ne témoigne pas d'avoir vu Jésus, alors ses paroles dont nous faisons mémoire ne représenteraient que des figures rhétoriques vides. Peut-être exprimeraient-elles la nostalgie de ceux qui ne peuvent pas oublier le Seigneur, mais de toute façon, elles ne seraient que le balbutiement d'orphelins près du tombeau. Des mots en fin de compte incapables d'empêcher que le monde soit abandonné et réduit à sa propre puissance désespérée. »⁴⁴

Laissons notre cœur s'ouvrir ces jours-ci à cette miséricorde, en écoutant et en respectant le silence, afin que ce que nous allons écouter nous change et que sa présence puisse dominer en nous comme elle a dominé la vie des disciples après la résurrection. Si nous sommes ensemble, c'est pour nous soutenir en cela.

⁴¹ François, *Audience générale*, 9 décembre 2015.

⁴² François, *Misericordiae vultus. Bulle d'indiction du Jubilé extraordinaire de la Miséricorde*, 11 avril 2015, 3.

⁴³ François, *Audience générale*, 9 décembre 2015.

⁴⁴ François, *Discours lors de la rencontre avec les évêques du Mexique*, Mexico, 13 février 2016.